

Anatomie d'une révolution

Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau

Leïla Asselman

Numéro 324, octobre 2020

Les Rose

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Asselman, L. (2020). Anatomie d'une révolution : ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 17-17.



Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau

Anatomie d'une révolution **LEÏLA ASSELMAN**

2020 nous en aura décidément mis plein la gueule: on s'en souviendra comme de l'année d'une crise sanitaire internationale qui nous aura fait nous retrancher dans un confinement inédit, mais peut-être aussi comme de celle où une poignée d'irréductibles se seront mis au travers du chemin (de fer) d'un projet pétrolier. De l'année du meurtre tragique d'un homme noir aux mains d'une police qui aura épuisé nos réserves de tolérance devant son racisme et son impunité. Et de l'année où des milliers de femmes se seront bricolé leur propre tribune pour faire un doigt d'honneur au système qui les bâillonne et à ceux qui prétendent la lutte féministe obsolète.

Ces causes, de l'écologie au féminisme en passant par la lutte décoloniale, n'ont pourtant rien de nouveau. Comment expliquer alors cette excitation fébrile des derniers mois qui habite nos conversations à bâtons rompus, cette impression d'être à la croisée de chemins? Les pieds bien plantés dans ma petite chambre d'échos où essais marxistes et mêmes zizekiens se côtoient allègrement, j'ai soudain le sentiment non seulement que le discours autour de moi se radicalise, mais que le mot «révolution» ne provoque plus cette panique souvent constatée dans le regard de mes interlocuteurs.

C'est donc dans ce contexte que j'ai vu *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*, de Mathieu Denis et Simon Lavoie, sorti en 2016 et qui suit le parcours de quatre jeunes formant une microcellule politique avec l'ambition de continuer la lutte amorcée lors du Printemps érable. Québécoise d'adoption, c'est à travers le cinéma que j'ai découvert le Québec et suis tombée amoureuse avec lui, au détour d'une projection des *Ordres* de Michel Brault, et je regrette encore de n'avoir pas pris part au mouvement, autant par mécompréhension des enjeux que par désintérêt.

Trois heures de visionnement, qui me font passer par toute une gamme d'émotions et provoquent toutes sortes de réflexions. C'est que ce film a de la gueule et du bagout, et qu'il tombe à point nommé considérant le vent de révolte qui souffle dans le monde, faisant tomber sur son passage gouvernements corrompus, monuments confédérés et têtes de pervers notoires. Malgré cela, les opinions sur le film, des critiques comme de certains qui ont pris part au Printemps érable, sont loin d'être élogieuses: les premiers le trouvent vide sur le fond et boursoufflé sur la forme; les seconds crient à la caricature. Qu'en serait-il réellement?

À mon sens, Mathieu Denis et Simon Lavoie n'ont jamais eu l'intention de relater le mouvement de 2012. L'intérêt de leur film repose avant tout dans sa déconstruction méticuleuse des tenants et aboutissants de tout mouvement révolutionnaire. Qu'il est donc grisant de se laisser emporter par l'ardeur et la rigueur avec lesquelles Klas Batalo, Giutizia, Tumulto et Ordine Nuovo pratiquent leur résistance au confort et à l'aliénation qui les entourent! Denis et Lavoie insufflent à leurs

protagonistes une ire contagieuse et impénitente, qui fait bien sûr écho à la revendication de l'usage de la violence des mouvements contestataires radicaux: comme les révolutionnaires avant eux, cette petite avant-garde considère l'expression brutale de sa fureur comme la réaction légitime à une violence institutionnalisée de plus grande échelle, et se résout à vandaliser, à battre, à incendier et à piller au nom de sa cause.

Les cinéastes s'illustrent dans leur brillante restitution de la théâtralité et du performatif qu'exige tout mouvement révolutionnaire. Conscients d'être les gardiens d'une flamme vacillante, nos quatre rebelles déploient tout au long du film des trésors de créativité pour cimenter leur pacte, dans un effort d'autopréservation à la fois bouleversant et pathétique. Parmi les colifichets auxquels ils ont recours, s'échangent performances de danse, de théâtre et de poésie, noms d'emprunt éloquentes, murs barbouillés de citations frondeuses et lectures de salon stimulantes, des éléments qui ne manquent pas de rappeler *La Chinoise* de Godard (1967), condescendance persifflée en moins.

Ce qui pourrait passer pour l'apologie sans réserve d'un radicalisme intransigeant s'avère simultanément une mise en garde subtile et nuancée contre le totalitarisme dans lequel bascule le groupuscule, totalitarisme qui n'aura de cesse de resserrer son étau jusqu'au dénouement à la fois tragique et salvateur. Et c'est dans cette exploration inattendue de l'autoritarisme que réside à mon sens le génie du film: tout en séduisant par l'exaltation du parcours de leurs héros, Denis et Lavoie vont simultanément braquer de façon impitoyable leur caméra sur ces dérives qui ont eu raison de plus d'un mouvement révolutionnaire. Ici, sur le déni dictatorial de l'individu qui, pour gagner ses éperons d'authentique gardien de la révolution, doit faire vœu d'abstinence, renier nom, famille et passé. Là, sur l'intransigeance idéologique qui lui interdit toute distraction ou dissidence. Plus loin, sur la création de «nouveaux» mythes et rituels destinés à attiser les «frissons sacrés» nécessaires à la lutte, quitte à ce que ceux-ci s'apparentent au fanatisme religieux. Et bien sûr, sur cette monomanie propre aux convaincus qui les pousse à mettre tous les moyens au service de leur cause, jusqu'à se faire les oppresseurs de ceux qu'ils prétendent défendre.

Mathieu Denis et Simon Lavoie n'ont pas la recette miracle, et c'est en cela que leur film m'attendrit. Il n'est rien qu'ils souhaitent davantage que l'avènement des idéaux de leurs protagonistes, mais ils se résolvent à imaginer le triste sort qui attend le quatuor et à les regarder se consumer. Car telle est la fin inéluctable de ceux qui, aveuglés par leurs idées, perdent de vue qu'elles doivent d'abord servir les hommes, et en oublient comment aimer et vivre. Mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente, comme dirait l'autre. Mais de morte lente. ▲